

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 63

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Vaincue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communication
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

AVANT PROPOS.

Les souvenirs militaires d'un enfant de Porrentruy que nous présentons au public remontent à une époque déjà lointaine, mais qui a laissé des traces dans notre pays. Quand on parle des victoires de Napoléon et des exploits de la grande armée, on est toujours sûr d'exciter l'attention. Il semble en effet que l'on est transporté comme par magie dans les temps héroïques. Et quand c'est un témoin de cette grande époque qui prend la parole, pour dire qu'il a vu l'Empereur, pour raconter simplement les hauts faits auxquels il a participé, les dangers qu'il a courus, les batailles où il a assisté, l'intérêt redouble encore, surtout si par surcroît, le narrateur est un compatriote.

François Guélat, le second fils de l'avocat Guélat le jeune, qui avait joué au début de la Révolution un certain rôle, d'abord comme membre du conseil de régence établi par le Prince évêque Joseph de Roggenbach lorsqu'il se retira à Bienne (fin avril 1792), puis comme l'un des chefs du parti de l'Ordre qui combattit la faction Rengguier, lors de la constitution de la République rauracienne, est né à Porrentruy le 12 février 1790.

Conscrit de la classe de 1810, sa classe fut appelée par anticipation au recrutement. Napoléon faisait une si grande consommation d'hommes que les ressources ordinaires de la cons-

cription annuelle ne lui suffisaient plus ; il fallait recourir à la réserve des contingents futurs pour combler les vides causés par les guerres incessantes que l'Empereur soutenait partout. Alors, c'était l'Espagne qui épuisait les ressources de l'Empire. Et ce n'était pas seulement le feu de l'ennemi qui décimait les armées. Les épidémies causées par l'épuisement et les souffrances de ces grandes agglomérations d'hommes étaient bien autrement redoutables. C'est dans les hôpitaux que les armées se fondaient plus que sur les champs de bataille.

Le jeune Guélat tira de l'urne le n° 45 ; en dehors du contingent d'activité. Cela dérangeait ses combinaisons. La jeunesse, dans les villes surtout, s'exaltait à la pensée de servir sous les ordres du grand capitaine que la victoire accompagnait fidèlement partout. De temps à autre on voyait, quand la mort, les épargnait, revenir au pays, couverts de décorations, avec des épaulettes, quelques fois même des titres, des hommes sortis des classes inférieures de la société. L'exemple du fils du cabaretier du *Soleil*, Ignace Wetter, devenu capitaine de cuirassiers en moins de dix ans, et qui venait d'épouser la fille du général Thomas, paraît avoir fasciné notre conscrit. « Celui-là est arrivé disait-il. Pourquoi, avec du zèle, de la bravoure et de la conduite, et plus d'instruction que lui n'aurais-je pas la même chance ? »

Guélat s'était promis, avec son camarade Negelen, qu'ils rejoindraient l'armée, quelque soit le résultat du tirage au sort. Le camarade ébranlé par les pleurs de sa mère, hésite à tenir sa parole. Sur ce, Guélat court à la poste pour adresser son engagement volontaire à l'autorité. Il s'était auparavant assuré de la protection du capitaine Joly, un vieux brave, trouvier fini, qui aimait à pousser les jeunes gens du pays. Le colonel du 37^e de ligne alors en garnison à

Belfort, auquel Guélat avait été recommandé, voulait d'abord le diriger sur le dépôt du régiment à Turin, mais notre héros répondit fièrement qu'il ne s'était pas engagé pour voyager en touriste et voir simplement du pays, mais pour acquérir de la gloire en servant la patrie et l'empereur ; que d'ailleurs il avait déjà tiré des coups de fusil, et que ce n'était pas si difficile. Sa cranerie enjouée plut au colonel, qui le fit incorporer. Le régiment allait justement partir pour la campagne d'Autriche, et notre conscrit entra dans le rang avec ses habits bourgeois. On n'avait pas le temps de songer de suite aux détails de l'équipement réglementaire. Cela se ferait en route. L'exercice, le maniement des armes et l'école de peloton, cela s'apprendrait à satiété pendant la marche.

Le voilà soldat. Quelques réparties décidées, l'eurent bientôt posé avantageusement, de sorte qu'à la première revue, le maréchal Masséna lui-même, le recommanda à son colonel.

Il ne faudrait pas compter trouver dans les souvenirs du jeune soldat, la narration mouvementée et savamment dramatisée du *Conscrit de 1813* d'Eckmann-Chatrian. Guélat nous apparaît comme un brave jeune homme plein d'ardeur, débrouillard, un de ces loustics de régiment que rien n'embarrasse, qui s'en tirent partout, et qui par surcroît ont toujours le petit mot pour rire. Par exemple, il a une veine particulière pour retrouver partout des compatriotes. On dirait que les gens du pays, et pas des moindres s'il vous plaît, se donnent rendez-vous pour le saluer au passage. Il en trouve dans les marches de l'armée, à Vienne, à Hambourg. C'est tantôt l'ambassadeur de Verger, le colonel Gressot, le colonel Voirol, l'aide de camp Theubet etc. etc. Tous ces personnages lui sont utiles et contribuent à lui faire franchir aisément les écueils de la vie militaire.

— A condition, Mademoiselle, reprit-il solennellement, d'épouser votre cousin, M. Jules Comandre.

— Oh ! jeta-t-elle dans un cri de révolte. Mais aussitôt, touchée jusqu'aux larmes en songeant que celle qu'on croyait une vieille fille égoïste et aigrie, avait eu son bonheur pour suprême pensée, elle apaisa sa révolte dans l'attendrissement, et la voix amollie, demanda :

— Si l'un de nous refuse, qu'advient-il ?

— En ce cas, Mademoiselle, vous n'héritez plus que d'un quart, et Monsieur votre frère d'un second quart... L'autre moitié doit être employée à doter des filles pauvres.

— Mais... tout est bien mieux ainsi... En conséquence...

Elle s'arrêta... Faire toucher du doigt à Clotilde la bassesse, l'avidité de celui dont elle se croyait aimée, c'est peut-être la rendre à Emile.

— Je réfléchirai, conclut-elle.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

VAINCUE

— C'est vrai, approuva-t-il, ironique et sérieux. — Vous avez raison... la sagesse est de votre côté... Recevez ma promesse de faire, sans retard, tout ce qui sera humainement possible pour vous rendre libre... Adieu, car je crois que nous ne nous reverrons plus.

Eperdue, remuée jusqu'au fond de l'âme, elle lui tendit la main.

Il ne la prit pas, cette main... A ce contact il avait peur de s'amollir, peur d'attirer à lui cette femme qui était la sienne, après tout, et de l'enlancer dans une étreinte folle... S'inclinant très bas, il sortit d'un pas ferme, sans se retourner.

Clotilde crut à de l'indifférence, à un dédain tuant soudainement l'amour... Elle aurait dû être satisfaite... Ce dédain, elle l'avait souhaité... Cette promesse de la faire libre, elle l'attendait anxieusement.

Pourquoi donc, demeurée seule, pleura-t-elle longtemps, longtemps, comme une enfant, jusqu'à épuisement ?

Quand M. Comandre et sa sœur rentrèrent chez eux, on les prévint que le vieux notaire, M. Leblanc, les attendait avec impatience.

— Mademoiselle, dit à Marthe le vieillard. J'ai à la fois grave et joyeux, je viens de recevoir, d'un de mes confrères parisiens, une communication vous concernant : Mlle Cornélie Comandre, votre grand'tante, vous a faite en mourant sa légataire universelle, à condition...

— De partager avec mon frère ? interrompit Marthe vivement. — La condition était superflue.

Ce qu'il raconte notre héros des expédients auxquels était réduite l'armée pour vivre en campagne, étonnera bien du monde. Guélat fait des prodiges en fait de maraude. Il organise des expéditions fructueuses ; néanmoins, il n'a pas abdiqué toute sensibilité. Le spectacle de ces pauvres paysans autrichiens dépouillés, ruinés et réduits au désespoir, au point d'appuyer sur leur poitrines les bayonnettes des soldats, et de supplier leurs bourreaux de les leur enfoncer dans le corps, lui fend le cœur. On a pu dire avec raison qu'au milieu de cette vie de hasards où la gaieté insouciance du soldat alternait avec les plus atroces misères, les mauvaises passions s'exaltaient autant que les bonnes. La conséquence était que la discipline s'était vite relâchée dans la grande armée, et il n'y a pas de vieux soldat qui n'ait eu à raconter de ces anecdotes qui jetaient un jour singulier sur les mœurs et les excès des troupes. « Que faire, écrit le comte de Ségur, contre un entraînement universel ? On sait qu'une longue série de victoires gâte le soldat comme le général ; que de trop fréquentes marches forcées altèrent la discipline ; qu'alors l'irritation de la faim et de la fatigue enhardit à tous les excès, comme aussi le défaut de distributions, impossibles avec tant de hâte ; d'où vient, chaque soir, pour les soldats la nécessité de se disperser afin de pourvoir à leurs besoins, et comme ils ne reçoivent jamais rien, l'habitude de tout prendre. Nos soldats après les miracles d'Iéna et de Friedland venaient de faire 500 lieues au pas de course et de vaincre en arrivant. Leur vie était comme un long assaut surhumain contre la fatigue et le danger, après lesquels le pillage, comme l'un des fruits de la victoire, leur semblait un droit. Le leur trop contester, c'eût été les rebuter. Comment enfin tout exiger sans rien tolérer ? »

L'exemple d'ailleurs venait de haut ; mais ce n'est pas ici le cas de s'étendre sur les exactions de certains chefs. Dans cette même campagne d'Autriche, Soult extorqua aux moines de la riche abbaye de St-Pölten une forte contribution de guerre, et pour couvrir du secret cet acte de concussion, les historiens constatent qu'il n'hésita pas à abimer toute une division par les fatigues d'une marche forcée, où trainards et malades furent semés par centaines.

Il y a encore dans les souvenirs de notre Bruntrutain un autre fait qui est loin d'être banal, et qui détonne en apparence dans la légende napoléonienne. On nous a habitués à ne concevoir les soldats de l'Empire que comme emportés par un enthousiasme délirant envers l'Empereur. Et voici qu'un témoin oculaire et

auriculaire, nous relate les invectives grossières et les blasphèmes adressés à Napoléon en personne, par les soldats du 2^e bataillon du 37^e, dans l'île de Lobau ! A la vérité, les souffrances du soldat étaient excessives, puisque Guélat nous dit en avoir été réduit à ramasser des miettes de biscuit dans un croûton. Et puis, ces soldats du 2^e du 37^e étaient des Méridionaux ! Notre Guélat a grand soin de se dégager de toute responsabilité dans cette scène. Mais elle l'avait si vivement frappé, qu'il y revint plus tard — après la guérison de sa blessure — par le colonel Voirol à l'accompagner au château de Schönbrunn où résidait Napoléon, il donna un prétexte pour décliner l'invitation, dans la crainte que l'Empereur pourrait le reconnaître comme ayant assisté sinon participé au scandaleux épisode de l'île Lobau.

Guélat fut blessé d'une balle à la main gauche à la bataille d'Essling. Cette partie de ses souvenirs présente un réel intérêt. Il décrit fidèlement l'horrible aspect du champ de bataille. Se figure-t-on la cohue de plusieurs milliers de pauvres blessés, auxquels on donne *deux minutes* pour passer le pont du Danube ! Et l'encombrement des hôpitaux, l'horrible puanteur des lazarets improvisés, le dépouillement des morts et des blessés... Il y a là des détails navrants qu'on ne peut croire inventés à plaisir. Si l'on met tout cela en regard de l'incendie de la malheureuse ville d'Ebersberg où un bataillon du 24^e d'infanterie légère, ne pouvant ni avancer ni reculer, fut grillé en entier, on aura un tableau complet des horreurs de la guerre !

Notre petit soldat de Porrentruy eut la chance de sortir de l'enfer des hôpitaux, grâce à ses connaissances, et à son esprit d'initiative. On le dirigea sur la Bohême, en 1811 puis sur Hambourg où il logea par hasard chez la sœur du colonel Voirol de Tavannes, puis en Hollande. De là il est envoyé à Besançon pour former le noyau d'un 6^e bataillon de guerre. A Besançon on l'envoie aux vétérans à Paris, et il finit par accepter en 1811 un emploi civil sur les recommandations de compatriotes influents.

La narration finit là. Il y avait peut-être un second cahier, à en juger d'après une phrase de l'introduction. Mais il ne nous a pas été donné de retrouver la suite.

Tels qu'ils sont, les souvenirs de François Guélat sont loin de manquer d'intérêt. Les détails que l'auteur donne sur sa jeunesse au sortir de la Révolution, sur ses études à l'école cantonale de Porrentruy, sur ses professeurs, sur les usages et la société de cette époque, sont attachants.

L'avocat Guélat, le père de notre héros, a lui-même laissé un journal en trois gros volu-

me de me croira occupé de divorce et de consultations juridiques ; toi seule sauras la vérité.

— Tu me tais peur.

— Mon projet est plus bizarre que terrible. Ayant conclu, après mûres réflexions, que je ne pouvais réellement délivrer Clotilde de moi, qu'en disparaissant... Marthe, ne tremble pas je t'ai juré de vivre !... je me suis demandé si je l'aimais assez pour, à cause d'elle, quitter la France, pour être désormais sans nom, sans famille, sans amis... Et je me suis répondu que mon amour était assez grand pour me faire accepter tout cela...

— Et moi ? interrogea Marthe, haletante.

— Tu viendras me rejoindre... nous nous exilerons ensemble... Nulle fonction ne m'enchaîne... Nous ne possédons que des valeurs... je vais faire transférer ces valeurs en ton nom... Et nous nous enfuirons bien loin... au delà des mers... ensemble... nous aimant... peut-être heureux encore...

(La suite prochainement).

mes, des faits qui se sont passés à Porrentruy depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la fin de l'Empire. Nous espérons bien que ce journal sera publié. Après un siècle, on doit pouvoir révéler pour l'instruction et l'édification de la postérité les faits de notre histoire locale, sans crainte de froisser aucune susceptibilité.

François Guélat commence ses souvenirs par une notice historique sur les origines de sa famille, qu'il prétend provenir d'Irlande. Qu'y a-t-il de vrai dans cette opinion ? Les Guélat descendent-ils comme le prétend notre auteur des Gweslar d'Irlande ? — Pourquoi pas ? Les traditions orales conservées dans les familles même en dehors des documents écrits, ont bien leur valeur. Cela pourra engager les porteurs de ce nom, qui sont encore nombreux dans quelques uns de ces villages d'Ajoie, à récapituler leurs vieux souvenirs de famille.

Malgré le ton enjoué des souvenirs du soldat de 1809, on y retrouve aux grands événements de la vie, la forte empreinte de l'éducation chrétienne de la famille. La bénédiction que donne l'avocat Guélat à son jeune fils, quelques instants avant son départ pour l'armée, et la vénération que le soldat conserve pour son père, chaque fois qu'il a l'occasion d'en parler, sont à retenir, comme aussi sa prière mentale et son acte de contrition au milieu du feu à la bataille d'Essling.

En somme, toute la publication des souvenirs de François Guélat est une contribution, modeste peut-être, mais non sans valeur, à l'histoire de l'épopée impériale. Les relations du jeune soldat déchirent souvent le voile de convention dont les fanatiques du grand capitaine se servent pour cacher la laideur de certains détails et ne laisser en évidence que la gloire éblouissante de Napoléon.

Ceux que donne notre narrateur ne sont certes pas de nature à nous faire aimer la guerre.

C. F.

Le temps qu'il fera

Si les baromètres construits d'après les données scientifiques n'ont pas encore pénétré dans tous les villages, il en existe d'autres naturels, qu'on peut consulter presque sans se déranger. On en connaît quelques-uns : il en est beaucoup qu'on ignore.

C'est surtout en observant les animaux qu'on peut se rendre compte le plus souvent du temps qu'il fera. Mais les animaux n'ont pas, seuls, cette caractéristique. Certaines plantes, elles aussi, peuvent manifester par différents changements dans leur aspect, les différences d'état hygrométrique de l'air. Il en est de même du ciel, de la lune, du soleil.

Pour les animaux, l'instinct n'est guère autre qu'une résultante de la sensibilité extrême de leur système nerveux. Facilement impressionné, celui-ci pressent, comme on dit, les changements qui doivent se produire dans l'atmosphère et qui sont annoncés d'avance par le plus ou moins de vapeur d'eau contenue dans l'air.

C'est surtout chez les oiseaux que la sensibilité du système nerveux paraît grande. Les pêcheurs, au bord de la mer, s'en rendent bien compte. Sans que rien encore, au large, aucun nuage dans le ciel, ne puisse leur donner l'alarme, s'il voient les mouettes et les goélands abattus sur les rochers, sautiller, ouvrir et refermer leurs ailes en poussant de légers cris, ils s'empressent de rentrer au port, car ils sa-

— Et M. Jules Comandre ? interrogea le notaire, dois-je l'instruire ?

— Des clauses du testament ?.. Oui, certes... c'est son droit.

Restés seuls, le frère et la sœur se regardèrent un moment en silence.

— Peut-être... devenu ton mari... t'aimerait-il, balbutia le jeune homme.

— Il ne m'a jamais aimée... Et tu dois comprendre, accentua-t-elle fièrement, que s'il me revient, comme j'ai tout lieu de le croire, je le mépriserais un peu plus que je ne l'ai méprisé jusqu'ici.

— Pauvre petite sœur !... Ah ! si au moins l'un de nous deux avait pu être heureux, criait-il dans un sanglot désespéré.

Elle voulut de nouveau tenter un mot d'espoir ; mais lui, sans l'écouter, se retrouvant résolu, vaillant et calme :

— Ecoute-moi attentivement, Marthe : je pars ce soir ; les affaires de cette succession me fournissent un plausible prétexte pour rester absent longtemps ; voilà pour le public. Clotilde